

CINÉSPÖIR FAIT VOIR

France 2022. Guerre entre Poutine et l'Ukraine (nous n'oserons pas dire les Russes ou la Russie car nous voyons l'opposition au petit père Poutine). Ici ? Sur-médiatisation de la fadosphère, avec des dignitaires qui représentent pas grand-chose, plus grand monde. Comment s'identifier quand un capitalisme toujours plus résilient s'accompagne d'horreurs racistes? Comment se sentir représenté quand les particularismes de tous sont *grand-remplacés* par des statistiques de sondage, ou des termes aliénants, des « LE peuple », « complotistes », « migrants » ou juste des « LA France ! » égossillés qui font plus grand sens ?

Alors on va au cinéma, seul lieu où l'anonymat d'une salle noire fait mystère et laisse s'épancher la complexité des individus, où les *figurants* ont une chance de devenir des *acteurs* politiques, et les *spectateurs* de s'identifier à d'autres récits encore possibles. Vous rencontrerez alors ces enfants qui dorment les yeux ouverts, verrez des anges sur des skates, des gens qui *pinkent*, découvrirez les visages immenses d'ouvrières soviétiques ; parce que les images n'avaient pas encore intégré le son des discours, et parce que le cinéma reste l'endroit où même le noir et le blanc peuvent être des couleurs, des choix...

On les attend ces films à la *Bacurru* (Kleber Mendonça-Filho – Juliano Dornelles 2019), où les personnages, ni figurants passifs, ni protagonistes envahissants, parviennent (encore) à former un collectif !

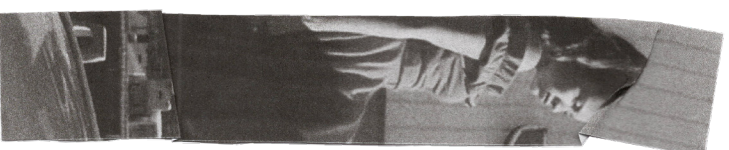
Raphaël Giocanti



feuille de pied/pu feuille

feuille 2 :

Vous, Anonymes.



CGV - CATEIRA à GRANDE VITESSE

SummerTime · Carlos López Estrada (2021)

« SummerTime » ou « le temps d'un été angélien, suspendu à la frénésie d'un bouquet de vies citadines nous embarquant à bord d'une CGV poétique ». Par la vitre d'une voiture lancée à pleine allure sur Hollywood Boulevard ou les pieds vissés sur un skate, les figures et les paysages défilent.

Le rythme décélère, s'attarde sur un visage de la foule, véritable fabricant anonyme de la ville des anges, puis le *pied-réalisateur* touche le sol et redonne une impulsion au fil de la promenade sur roulettes. Le figurant sort de l'arrière-plan, empoigne un micro et « rap battle » sa condition de mime urbain.

Alicia Galisson

bonhomme DE TERRE

La Terre, Alexandre Dovjenko (1930)

L'homme qui s'empara le plus puissamment de la caméra le fit en étant une aberration historique. Alexandre Dovjenko, fils de paysans ukrainiens, issu d'une famille nombreuse et illettrée, n'aurait dû être qu'un anonyme et une existence passée sous silence. Il s'éleva pourtant au sein du panthéon des maîtres du cinéma. Il ne renia pas ses origines: *La Terre* fit gloire aux paysans sublimes et sans nom, jouant de la faux comme de la musique. L'anonyme, une force créative, leçon précieuse aujourd'hui, à l'heure où, malgré une prolifération de dispositifs pour se rendre visible, l'individu déclassé a rarement été aussi invisible.

Guilhem Lacroix

« CEUX QUI AFFRONTENT LA MORT » *

Notturmo, Gianfranco Rosi (2021)

Sans pudeur la rhétorique présidentielle affirme « On a urgemment besoin de grand récit » sur les réseaux. Mais de quel récit a-t-on besoin ?

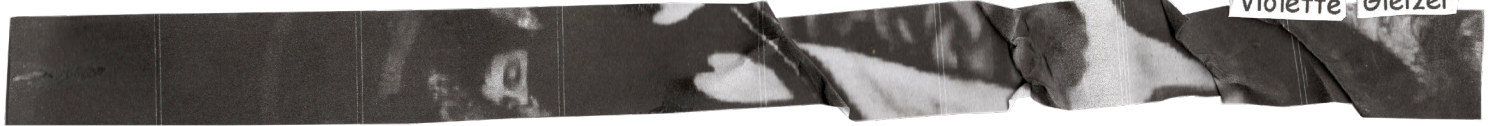
OFPPA, 201 rue Carnot, 94136, Fontenay-sous-bois.

Elle doit être pleine, cette boîte-aux-lettres, de récits de demande d'asile, écrites en français approximatif : qui aide ces gens à écrire leur fuite ? Qui pour aider à traduire l'ignominie vécue ?

Gianfranco Rosi filme en plan large les vies minuscules, les vies sans histoire de ceux qui sont restés là, là où seuls les drapeaux des vainqueurs valent comme

boussole dans une géographie rendue muette, éventrée par les bombes. On plonge dans l'intimité d'une maison. Le fils adolescent d'une famille nombreuse, qui gagne sa vie sur des bateaux de pêche, qui parfois assiste les chasseurs, rentre s'endormir, à l'aube, sur une banquette. Il y a un grand tapis au sol. Le reste de la famille est endormi dessus, dans l'unique pièce silencieuse. Les enfants sont agglutinés autour de leur mère seule. Pas d'entretien mais la parole émerge, sporadique : des enfants qui osent dire qu'ils ne pourront jamais dormir dans le noir complet, une pièce de théâtre dans un asile psychiatrique, un chant miraculeux d'indépendance. On n'élucidera pas l'identité des combattants *peshmergas**, ni celle des orphelins yézidis, mais l'on rend une dignité aux sans-voix.

Violette Gleizer



Abandonnons back in Black

Comment le cinéma peut-il mettre en lumière les opinions de chacun ? Voilà une question qui me taraude depuis un moment. Plus particulièrement, comment représenter aujourd'hui une opinion, un goût musical ou l'appartenance à une communauté d'une personne qui, par ses critères est déjà invisibilisée, caricaturée ou décriée par les médias ou pire : par un cinéma réactionnaire tant dans sa forme que dans ses idées, qui en fait son ressort comique. Ainsi le métalleux n'est-il pas réduit au rôle de l'abruti violent ou à celui de l'adolescent mal dans sa peau comme dans *Prête à tout* (Gus Van Sant 1995), le punk n'est-il pas le sale drogué et SDF à en croire la représentation qu'en donne l'image télévisée ?

Finalement, l'anar n'est-il pas qu'un idéaliste, fainéant et soumis à l'appât du gain comme le laisse entendre *Problemos* (Éric Judor 2017) ? A la limite, ces personnages sont représentés sous des traits humoristiques dans des films faits *par* et *pour* eux-mêmes comme dans *Heavy Trip* (Juuso Laatio, Jukka Vidgren 2018). Parfois une tentative de représenter ces milieux se retrouve en haut des affiches comme pour *The Dirt* (Jeff Tremaine 2018). Cependant la réalisation semble figée, aucune audace ne vient élever le film au rang des *films remarquables*, empêchant ainsi d'autres que les fans de s'intéresser au film. En outre, lorsque la forme s'adapte au genre comme dans le documentaire *Until the lights takes us* (Audrey Ewell 2008), le risque est de rendre le film trop confidentiel. Dès lors, comment changer la vision du cinéma et donc (j'en suis convaincu) du monde sur ces communautés ? Il me semble tout d'abord qu'intégrer de la musique (off ou in) dans la bande-son de films qui ne tournent pas autour du métal (ou d'autres styles

oubliés), sans chercher à caractériser un personnage par des traits grossiers, voire relevant du cliché, pourrait permettre de lever un certain nombre d'opinions. C'est ce que fait Lynch dans *Lost highway* (1997) en intégrant la musique de Rammstein et de Marilyn Manson. Seul point noir : les scènes en question sont extrêmement violentes ou perturbantes, ce qui peut contribuer à entretenir un certain nombre de lieux communs. Il me paraît essentiel que producteurs, réalisateurs et monteurs prennent le parti un jour de faire un film d'auteur, un film de cinéma et non pas d'attraction, autour de la communauté de la *musique extrême*, d'un de ces groupes cultes ou du moins, d'arrêter d'utiliser les mêmes sonorités encore et encore : qu'on intègre de la diversité sonore ! Que le cinéma joue son rôle d'art populaire et démocratise la musique pour tous ! Que le cinéma arrête de jouer le jeu des maisons de disques "major" en fermant toujours plus le champ des possibles, en empêchant au public de forger son propre goût (un problème qui ne touche pas que les goûts musicaux mais également la normalisation des corps et la normalisation d'un certain rapport à l'image). Que *Back in black* ne soit plus (par pitié !) la chanson du come-back du personnage principal ! Le cinéma a un pouvoir d'éducation, d'attraction et d'influence puissant : que ce pouvoir soit utilisé pour créer de la diversité plutôt qu'un enfermement. Invisibiliser c'est fermer des portes à la création.

Victor Renaudin

Un pli dessiné et mis en scène par
Lola Lizot. Écrit et imprimé à
Grenoble, Avignon et Toulouse.
Pablo et Lola aux découpages.
Merci de vous être pliés à ce format



si court. Merci à l'OFPPA aussi.
Produit par le collectif Lou Pac.
Vous pouvez nous contacter sur
www.petitcri.fr ou directement
sur collectifloupacprotonmail.fr